

## **Evasion de Zwierzyniec**

Un soir de fin avril 1942, on nous embarqua à 50 dans des wagons à bestiaux, munis d'une boule de pain et d'un morceau de saucisse et nous partîmes. Nous essayâmes tout de suite de nous repérer pour trouver notre direction, mais les trains ne vont pas en ligne droite et ce n'était pas facile. Nous sûmes quand même que nous prenions la direction du Nord. Nous déambulâmes ainsi pendant 8 jours, avec de longs arrêts. Voyage pénible. Nous étions tassés dans nos wagons et nous ne pouvions bouger. Faire nos besoins relevait de l'acrobatie. Nous n'avions rien à boire et nos provisions de départ furent vite épuisées. Finalement, nous arrivâmes à Cracovie où un gibet orné de quelques pendus nous souhaitait la bienvenue, si l'on peut dire. Les polonais regardaient passer notre train en nous faisant de la main, l'air plutôt satisfait, le signe qu'on allait nous trancher la gorge. La Croix-rouge allemande nous servit une soupe chaude et nous pûmes faire quelques pas en gare de Cracovie, dûment encadrés. Cette promenade ne dura pas longtemps car de l'autre côté du quai vint s'arrêter un train normal, bourré de soldats en uniforme allemand, mais portant l'écusson tricolore. C'était la Légion des volontaires français qui partait pour le front russe et je vous laisse à penser les injures qui fusèrent de part et d'autre. On nous fit vite remonter dans nos wagons. Nous voyageâmes encore deux jours, puis au matin du 2 mai à l'aube, nous arrivâmes à Rawa-Ruska. Il neigeait et le long du convoi, un officier allemand nous interpellait en nous criant : «Vous les français, vous allez tous crever ici !» L'officier en question était le médecin du camp, comme nous l'apprîmes par la suite. Cet accueil charmant nous parut de mauvais augure et nous quittâmes le quai, grelottant de froid et plein de pensées moroses. Pour les détails de la vie à Rawa Ruska, je vous renvoie au numéro ci-joint de «Envois», le journal de Rawa-Ruska et sur le site internet : <http://www.rawa-ruska.net>. Tout y est très bien raconté et détaillé, je ne pourrais rien y rajouter. Le commandant de Rawa-Ruska était un capitaine qui s'appelait Fournier, probablement un descendant de protestants émigrés. Il déambulait dans le camp en vélo ; aussi l'avait-on surnommé Tom Mix, du nom d'un cow-boy célèbre à l'époque. Quand il apercevait un prisonnier, il l'appelait et lui demandait : «Comment m'appelle-t-on, monsieur ?» L'autre au garde-à-vous répondait «Capitaine Fournier, mon capitaine.» «Non, non monsieur ! On ne m'appelle pas comme cela !» Le prisonnier finissait par avouer : «Tom Mix, mon capitaine.» Et l'autre de partir en s'esclaffant : «Tom Mix, Tom Mix !...» Mon groupe fut logé dans une des écuries, vaste baraque où 300 hommes furent entassés. Mes camarades me nommèrent homme de confiance, ou plutôt en la circonstance, «chef de baraque». Parmi mes responsabilités, j'avais celle de distribuer la nourriture : le matin, eau chaude où nageaient des branches de sapin, à midi soupe claire. On faisait très attention de ne distribuer d'abord que le liquide. À la fin seulement, on ramassait les grains de millet à la cuiller et l'on remettait exactement à chacun, la part qui lui revenait : deux ou trois cuillers dans le meilleur des cas. Le plus difficile était le soir. Il fallait partager la boule de pain d'1 kg en 38 parts, de même que le carré de margarine ou de miel synthétique, une masse brunâtre et poisseuse dont on mettait à tremper le papier d'emballage afin de n'en rien perdre.

On pesait donc chaque morceau de pain et les gars agglutinés surveillaient de près cette opération. Nous dûmes avec mon ami Delamotte et quelques costauds créer une équipe chargée de flanquer publiquement une raclée à celui qui avait volé une boule. Il n'y eut que deux ou trois « exécutions » qui furent suffisantes pour dissuader les éventuels affameurs. Voler une boule, c'était priver 38 gars d'un jour de « nourriture », si l'on peut dire... Peu de jours après notre arrivée, les morts d'épuisement et de faim, ont commencé. Des gens affolés vinrent me trouver : « Ya un camarade qui est mort ! » Il l'était effectivement. Je l'accompagnai au cimetière avec quatre copains qui portèrent le brancard et 6 soldats allemands. Le cimetière à quelques centaines de mètres était un enclos plutôt champêtre. Il y avait plusieurs tombes et quelques fleurs. Nous creusâmes un trou pour notre ami. Les soldats allemands tirèrent une salve d'honneur et nous rentrâmes au camp. Dans les derniers jours de juillet, nous décidâmes dans notre groupe qu'il était nécessaire d'aller travailler à l'extérieur, pour pouvoir envisager une évasion. Nous nous inscrivîmes donc pour le prochain kommando qui était à Zwierzyniec et nous partîmes quelques jours après. Le camp de Zwierzyniec était à environ 50 km au Nord-Ouest de Rawa-Ruska, camp banal comprenant une dizaine de baraques en très mauvais état, habitées chacune par une centaine de prisonniers. De l'autre côté du réseau des barbelés, se trouvaient d'autres baraques regroupées en un second « Block ». On y voyait arriver des civils juifs, des femmes, enfants et vieillards mélangés, qui n'y restaient jamais bien longtemps. Ils repartaient ensuite à destination de Belzec. La nourriture n'était pas plus abondante qu'à Rawa et le travail encore plus pénible. Nous partions le matin pour casser des cailloux sur une route destinée au passage de l'armée allemande et rentrions le soir. Les gardiens, un pour trois détenus, ne nous laissaient aucun répit et il était impossible de s'évader. Les prisonniers avaient été prévenus qu'on tirerait sans sommation à la moindre tentative d'évasion. Nous avons vite repéré que notre baraque se trouvait en bordure du chemin de ronde : double barrière de grillages et de barbelés avec un éclairage électrique pendant la nuit et des miradors équipés d'une mitrailleuse. Nous avons repéré aussi que notre baraque construite sur un châssis en bois était légèrement au-dessus-du sol qui était sablonneux. L'idée nous vint aussitôt de construire un tunnel qui, passant sous le chemin de ronde, aboutirait sous une baraque du camp allemand, lequel n'était entouré que d'un simple grillage. Une équipe de mineurs fut constituée, composée d'une dizaine de gars dont j'étais, les autres étant mes compagnons habituels. Nous creusions la nuit à la lueur d'une bougie, avec des boîtes de conserves. La terre était enlevée dans des musettes et répandue sur le sol au-dessous de la baraque. Le tunnel était étayé par nos planches de lit, ce qui fit que petit à petit, tout le monde couchait en équilibre sur trois ou quatre planches qui arrivaient à peine à tenir la paille, mais toute la baraque était d'accord et se préparait d'ailleurs à s'évader avec nous. À la fin, il devenait difficile de creuser, car les bougies s'éteignaient par manque d'oxygène et nous devions renouveler en permanence les équipes qui creusaient. Enfin, après plusieurs nuits, nous perçâmes le tunnel qui faisait environ 20 mètres de long. Il était alors urgent de partir, car les allemands pouvaient s'apercevoir que les lits étaient bien mal équipés et que le sous-sol de la baraque était comblé. De plus, le bruit courait que toute une partie du kommando allait être renvoyé à Rawa. Il fut décidé que l'équipe qui avait

creusé le tunnel partirait en premier. Deux gars s'offrirent pour empêcher qu'aucun camarade ne parte avant une heure, ceci pour nous laisser une chance que nous avions bien méritée. Le départ eut lieu vers 1 heure du matin, dans la nuit du 12 au 13 Août 1942. Il fallait que les allemands fussent endormis. Notre camarade Gilbert Jaeger se porta volontaire pour ouvrir la voie par le tunnel, jusqu'aux barbelés. La partie la plus difficile fut la traversée en rampant sous la baraque allemande. Le moindre bruit pouvait attirer l'attention de ceux qui dormaient au-dessus. Une fois la baraque traversée, nous coupâmes le grillage à l'aide d'une cisaille volée lors d'une corvée et prîmes le large. Toute la baraque, soit 94 gars avaient décidé de s'évader en rampant pendant 20 mètres, sans air et sans lumière dans un souterrain mal étayé ou pas du tout, guettant les sentinelles des miradors les plus proches, profitant du moment précis où elles regardaient dans la direction opposée pour bondir de la zone d'ombre d'une baraque à une autre, franchir le passage cisailé dans les barbelés (et certains eurent du mal à le trouver) pour gagner enfin le bois voisin. Je m'attendais donc à un grand chambardement au petit jour, quand les allemands s'apercevraient du désastre. Il était entendu que chacun devait tenter sa chance. Je faisais équipe avec Fleury et Delamotte, deux compagnons du début de la captivité. Nous remplîmes en vitesse nos musettes de patates ramassées dans un champ, puis décidâmes de ne pas prendre la route, en fait de ne pas nous éloigner du camp et nous nous enfonçâmes dans un marais proche que nous avions déjà repéré. De petits îlots nous abriteraient et l'eau ne permettrait pas aux chiens de nous trouver. Nous restâmes trois jours dans ce marais en mangeant nos patates crues. Nous entendions les voitures qui devaient rechercher nos camarades moins chanceux que nous et nous vîmes à plusieurs reprises des avions de reconnaissance. Au bout de trois jours, n'entendant plus rien, nous partîmes. Nous marchions la nuit, nous nous cachions le jour dans les bois très touffus en cette région. Vers le soir, nous allions mendigoter à manger dans les fermes isolées que nous avions repérées. En général, nous fûmes bien accueillis. Les paysans nous donnaient du pain, du fromage blanc, mais on sentait bien qu'ils avaient hâte de nous voir repartir. Nous n'insistions jamais et filions, car dans le fond nous n'étions pas plus rassurés qu'eux. Un soir un peu plus tôt que d'habitude, nous nous étions adressés à une ferme, pas très éloignée d'un village. Nous étions repartis quand nous entendîmes des sons de trompe. Nous pensâmes que nous avions été dénoncés et que l'on alertait le village. Il se mit à faire un orage épouvantable avec des trombes d'eau. Nous nous abritâmes dans la première grange venue. Au bout de quelques minutes, la trompe n'ayant pas cessé, mes compagnons voulurent repartir. J'essayais de les dissuader, car il ne semblait pas que des recherches aient commencé et avec la forte pluie, nos vêtements militaires trempés n'auraient pu être séchés. Chacun sait qu'une capote militaire mouillée le reste longtemps et pèse très lourd. Ils ne voulurent rien entendre et filèrent après m'avoir souhaité bonne chance. Au bout de quelques minutes, je regrettais de me trouver seul et je partis en espérant les rattraper, mais au carrefour des routes, ils étaient bel et bien perdus pour moi. Je devais donc continuer seul et ce fut bien, car mes camarades furent repris et renvoyés en camp de concentration. Je compris plus tard qu'on avait beaucoup plus de chances de réussir en solitaire qu'à plusieurs. Je continuai ma route, marchant la nuit et le jour, lorsque le terrain le permettait, c'est-à-dire des forêts suffisamment touffues. Il ne fallait pas

se faire voir. On pouvait alors craindre que les bandes de «partisans» plus ou moins bandits de grands chemins qui tuaient finalement un homme pour lui prendre ses chaussures. Or, j'en avais une paire en bon état que j'avais entretenue et conservée depuis longtemps. Il faut savoir que beaucoup de prisonniers à Rawa-Ruska étaient chaussés de sabots. Parmi les incidents du parcours, j'eus beaucoup de peine à traverser la San, rivière assez large. J'en arpentais le bord jusqu'à un bac, mais l'ayant observé une bonne demi-journée, je m'aperçus qu'il était fréquenté par autant de soldats allemands que de paysans polonais. Je repris donc mon chemin en descendant le cours et commençais à me demander si je ne devrais pas traverser à la nage avec mes vêtements sur la tête. C'était faisable, mais je n'étais pas trop en forme. J'eus la chance de rencontrer un paysan avec une barque. Je discutais longuement avec lui et finalement, moyennant le cadeau de ma dernière paire de chaussettes en laine que j'avais conservée précieusement jusque-là, il accepta de me passer. Je pus ainsi continuer ma route. Un soir, trop fatigué pour faire une étape de nuit, j'avisai une grange à la sortie d'un village et m'installai confortablement dans le foin où je ne tardai pas à m'endormir. Je fus réveillé peu de temps après par une équipe de gars dont l'un paraissait être le maire du patelin. Ils m'emmenèrent dans une maison où ils m'interrogèrent longuement. Ils eurent la bonté de me donner à manger. Puis vers 11 h, ils m'annoncèrent qu'ils me rendraient aux allemands. Il faut savoir qu'alors, les ukrainiens collaboraient activement. Ils partirent sauf un qui parlait parfaitement français. Il m'expliqua qu'il avait travaillé plusieurs années chez «Renault» à Billancourt. Nous discutâmes longtemps, puis il se décida à partir, non sans m'avoir prévenu qu'au petit jour, la porte serait ouverte. Je ne le crus pas trop, mais restais éveillé et au petit jour, je vis qu'il avait tenu parole et que la porte était ouverte. Je remercie ce camarade inconnu qui me sauva probablement de la mort. J'étais parti depuis une dizaine de jours et mon moral s'en ressentait d'autant plus que je ne trouvais plus de quoi manger : pas de patates, pas de betteraves. Depuis mon arrestation, je ne trouvais pas de fermes assez isolées pour y mendier quelque subsistance. Un matin, je me traînai complètement claqué quand je vis sur un chemin au-dessus de moi, un type tout seul qui allait me rejoindre un peu plus bas. Il m'avait vu et je me dis qu'après tout, j'en avais assez. Je ne pouvais plus résister et j'étais décidé à me laisser prendre. Il se trouva que le type en question était un résistant polonais qui se proposa tout de suite de m'aider. Il m'emmena d'abord dans un champ de blé au-dessus de son village, où je devais rester caché jusqu'au soir. Dans l'après-midi, sa femme et sa fille m'apportèrent à manger. Je fis honneur à leurs provisions, trop même car mon estomac n'était plus habitué à être ainsi rempli et je fus malade jusqu'au lendemain. Le soir venu, elles revinrent me chercher et m'emmenèrent chez elles. Leur maison était rustique. C'étaient des paysans aisés. L'homme me dit que je devais me reposer trois ou quatre jours. Pendant ce temps, il chercherait une filière pour me faire passer la frontière hongroise. Quand il revint, il me donna des vêtements civils et nous allâmes prendre le train, je crois à Jaroslaw. Nous dûmes passer une journée à Przemysl. Il m'avait conduit dans un jardin aux abords de la ville où je l'attendis pendant qu'il vaquait à ses affaires. Le soir, nous reprîmes le train. Nous n'étions évidemment pas ensemble, mais chacun à une extrémité du wagon, l'un surveillant l'autre. Nous arrivâmes le lendemain soir à

Turka, bourgade peu éloignée de la frontière hongroise. Il me mena chez deux vieilles filles charmantes qui parlaient le français et qui me cachèrent dans leur grenier. Il partit ensuite pour trouver le moyen de me faire passer la frontière. Trois jours après, il revint déçu car il n'avait pu contacter les passeurs et me dit que j'allais devoir me débrouiller tout seul. Le lendemain, nous partîmes à l'aube. Nous suivîmes une petite route qui longeait la montagne. Après quelques kilomètres, il me montra un sommet et me dit : «C'est là». Il me remit un peu d'argent, ses lacets de souliers, car j'en étais démuné et «cela ne faisait pas bien» dit-il. Je le remerciai. Nous nous embrassâmes, puis il reprit sa route en sens inverse et j'attaquai la montagne. L'escalade était pénible, car il n'y avait aucun chemin et la végétation était dense avec de nombreux arbres morts et couchés ; nature manifestement abandonnée depuis longtemps. Vers le soir, fourbu, j'arrivai en vue du sommet complètement dénudé. La Hongrie était de l'autre côté. J'hésitai. Fallait-il attendre la nuit noire, ou passer entre chien et loup ? Je n'avais aucune idée des horaires de passage des patrouilles allemandes. Je risquais le tout pour le tout. Je franchis le passage dénudé sans encombre et trouvai sur l'autre versant l'amorce d'un sentier. Je me mis à descendre quand tout à coup, je fus arrêté par deux soldats qui m'emmenèrent sans ménagements jusqu'à un petit poste où se trouvait leur chef, probablement un caporal. C'étaient des soldats hongrois. Ils me prenaient pour un russe et cela n'avait pas l'air de leur convenir. J'eus toutes les peines du monde à leur faire comprendre que je n'étais pas russe, mais je ne pus leur faire admettre que j'étais français. Ils me ligotèrent, je m'endormis et le lendemain, ils me firent descendre les mains toujours attachées derrière le dos jusqu'à un poste frontière plus important. Je fus reçu par un sous-officier et grâce à l'aide d'un dictionnaire militaire qu'il possédait, je pus expliquer que j'étais un prisonnier de guerre français évadé. Il fut aussitôt très chaleureux, me fit apporter à manger, m'expliqua que dans deux ou trois jours, il me ferait descendre avec un groupe de sa section jusqu'à leur caserne où je trouverai des officiers parlant français. Pendant les trois jours que je passais avec lui, j'eus tout le loisir de voir vivre une section de "Chasseurs" hongrois : bien traitée, discipline très dure et pas une minute de perdue entre les exercices, revues d'armes et autres. Le troisième jour, nous partîmes à pied. La route était bonne, le paysage magnifique. Je me tenais toutefois sur mes gardes pour le cas où mes gardiens m'auraient remis à des autorités allemandes avec qui les hongrois étaient alliés. Nous fîmes une vingtaine de kilomètres pour arriver enfin à la caserne qui abritait un bataillon. Je fus remis à un sous-officier qui m'envoya à la prison du quartier. Je passais une nuit dubitative, mais dormis bien car j'étais claqué. Le lendemain, je fus reçu par un officier parlant le français. Très sympathique, il m'expliqua qu'il allait m'envoyer à Budapest où je serai reçu par la légation de France. Deux jours plus tard, un soldat m'escorta jusqu'à la forteresse de Komarom, où je retrouvai Maulini et Braun qui s'étaient évadés deux jours avant moi. À Budapest, l'attaché militaire français nous fit remettre une somme d'argent suffisante pour nous habiller correctement et acheter un bagage minimum, puis nous fûmes envoyés à Hatvan, commune rurale à 60 km de la capitale où les évadés étaient regroupés. J'appris ensuite, que sur les 94 évadés de Zwierzyniec, 14 périrent officiellement au cours de cette évasion et que 66 autres furent portés disparus. Je fus le seul à réussir, avec Charles Gardon que je retrouvais plus tard en Hongrie.